

yer à l'assemblée que le général anglais traitait les Iroquois en sujets, et ce qu'ils auraient à souffrir d'une domination si haute et si dure, quand une fois ils s'y seraient soumis; ce qui ne manquerait pas d'arriver bientôt, s'ils laissaient échapper l'occasion qu'ils avaient entre les mains de se reconcilier, d'une manière durable, avec le gouverneur de la Nouvelle France. M. Joncaire ajouta que les Anglais, en s'opposant à cette reconciliation, ne pouvaient avoir d'autre vue que de les laisser se consumer peu à peu par la guerre, au du moins s'affaiblir de manière à n'être plus en état de refuser de subir un joug dont ils reconnaîtraient peut-être trop tard la pesanteur.

Cet officier partit le même jour pour le canton de Tsonnonthouan, où il avait sa cabanne, c'est à dire où il était adopté, comme M. de Maricourt et toute sa famille l'étaient à Onnontagué. Il y fut reçu avec distinction, comme député, et avec amitié, comme enfant de la nation; on lui accorda la liberté de tous les prisonniers français qu'il y avait dans la carton; mais la plupart, accoutumés à la vie sauvage, ne purent se résoudre à y renoncer, plusieurs se cachèrent, et d'autres refusèrent absolument de suivre le sieur Joncaire.

Tandis que cet officier négociait avec les Tsonnonthouans, on assembla à Onnontagué un conseil général de toute la nation iroquoise: le jeune Anglais, envoyé par le chevalier de Belamont, y fut admis, et Teganissorens y parla au nom de tous les Cantons. Il adressa d'abord la parole aux députés français, et commença par les assurer que toute la nation était disposée à écouter la voix de son père, c'est à dire, en style sauvage, à lui obéir. Il ajouta que chacun des cantons lui enverrait deux députés pour savoir ses volontés, et qu'ils partiraient incessamment. Puis, se tournant vers l'Anglais: "Je ne fais rien en cachette, lui dit-il; je suis bien aise que tu connaisses la disposition où je suis. Tu diras à mon frère Corlar, qui t'a envoyé ici, que je vas descendre à Québec, pour me rendre à l'invitation de mon père Ononthio, qui a planté l'arbre de la paix; j'irai ensuite à Orange pour savoir ce que mon frère me veut." En achevant ces mots, il mit cinq colliers aux pieds des députés. Le P. Bruyas les releva, ce qui était la même chose que les accepter, et dit qu'il ne doutait pas de la droiture des intentions de l'orateur; mais que si ceux qui devaient aller trouver le gouverneur général voulaient se rendre auprès de lui, et ne point faire attendre les députés des tribus d'en haut, qu'on savait devoir arriver bientôt à Montréal, il n'y avait pas de temps à perdre.

Rien n'arrêtant plus les envoyés français à Onnontagué, ils en partirent pour retourner à Montréal, avec les députés de ce